

CAPITULA ALFONSINA
BIBLIOTHECA UNIVERSITARIA
B. A. V. L.

IV
LE DÉSERTEUR

LE DÉSERTEUR

Dans ce dîner d'anciens compagnons de classe, qui ne compte plus que peu de membres, nous avons parlé d'un élève de notre lycée, mort récemment, et sur qui pesa toute sa vie une faute de jeunesse : un vol commis à vingt-deux ans chez un député dont il était le secrétaire. Depuis, aucune autre indécatesse ne lui a jamais été reprochée, et il n'a pu arriver à rien. Toujours il s'est trouvé quelqu'un pour mentionner l'ancienne faute. La chose a suffi, tantôt pour empêcher son avancement, tantôt pour lui rendre un mariage impossible. Un de nos camarades, celui dont nous aurions le moins attendu cette indulgence, le sec et dur colonel Voreux, nous dit :

— « Moi, je l'ai rencontré quelquefois et je n'ai jamais manqué de lui témoigner une sympathie très chaude. Je sais, par expérience, comme on se laisse, tout jeune, entraîner à des actions qui ne

ressemblent pas à l'homme que l'on est vraiment... Regardez-moi. Quoique j'aie été retraité sans avoir les étoiles, je n'ai pas laissé dans l'armée le souvenir d'un trop mauvais soldat, hein?... Eh bien! tel que vous me voyez, j'ai déserté et déserté devant l'ennemi. Oui. Pendant vingt-quatre heures, j'ai été l'abominable chose que représente cet affreux mot : un déserteur; pire, un transfuge. C'est le hasard qui a voulu que je ne restasse pas cette loque morale!... Vous vous récriez? Ecoutez... »

Et voici l'histoire qu'il raconta et que je transcris telle quelle. J'ajouterai pourtant ce commentaire anticipé : ce que le colonel appelle n'avoir pas laissé un trop mauvais souvenir dans l'armée, c'est avoir passé dix années dans le Soudan, y avoir reçu trois blessures, y avoir donné l'exemple de la plus héroïque endurance, y avoir pris des fièvres qui l'ont obligé à un repos prématuré, enfin avoir servi admirablement. Vous jugerez si un tel récit, fait par un tel homme, prenait, par le contraste, un caractère émouvant. A partir de maintenant, c'est lui qui parle.

I

... Au mois de mai 1871, commença Voreux, je me trouvais sous Paris comme simple soldat. J'étais

dans le 4^e corps. Ducrot l'avait formé à Cherbourg et Douay le commandait. J'avais été versé là, dès mon rapatriement de Hambourg où je venais d'être interné trois mois. Mon aventure était lamentable. Engagé comme volontaire dès la déclaration de guerre, enfermé dans Metz sans avoir vu le feu, j'avais passé le siège à l'hôpital, pour m'être sottement luxé le bras dans une chute. J'en étais sorti juste à temps pour être expédié comme prisonnier en Allemagne. A peine délivré, on m'enrégimentait à nouveau. Quelle situation! Je n'étais pas le seul dans cette armée, qui faisait le siège de Paris pour le compte du gouvernement de Versailles, à la subir et à maudire avec amertume cette cruelle ironie de la destinée : être parti pour se battre contre les Prussiens et finir par tirer sur des compatriotes! Je n'étais pas le seul non plus à me demander de quel côté, dans cette lutte fratricide, était le bon droit. Les idées des jeunes gens avaient été si faussées durant les dernières années de l'Empire, la criminelle propagande révolutionnaire avait été si intense, des maîtres détestables, les Hugo, les Michelet, avaient tellement exalté en nous le culte de l'insurrection, que beaucoup d'entre nous avaient totalement perdu le sens de la vérité sociale. Pour ma part, je l'avais perdu. La captivité avait achevé de me façonner une âme d'anarchiste. J'avais employé ces trois mois, avec mes compagnons de misère, à récriminer contre le haut commandement dont l'impéritie et la trahison nous avaient conduits où nous

étions, contre le régime qui n'avait rien prévu, rien préparé. Des représentants de l'autorité au principe même de l'autorité, la distance est courte. Mais un détail vous dira mieux que toutes les phrases où j'en étais. Mon régiment assiégeait Paris. Les fédérés, c'était l'ennemi, et quand il arrivait qu'à la chambrée un camarade les traitât de « canailles », je ne manquais jamais de prendre leur défense. Régulièrement aussi la majorité ne manquait pas de me donner raison. Comment avec des troupes animées d'un tel esprit nos chefs ont-ils pris la ville? Je me le demande encore aujourd'hui. Il a fallu les crimes de la Commune pour nous rappeler tous à l'évidence du devoir. Du moins, ce fut mon cas.

II

Je vous ai dit que je servais dans le 4^e corps, celui-là même qui devait, le 21 mai, entrer le premier dans Paris par la porte de Saint-Cloud. C'est dans la nuit du 14 au 15 que je désertai. Nous avions, sous la protection des batteries de Montretout, poussé nos avant-postes jusqu'à l'extrémité du parc, à quelque cent mètres du pont. J'étais de garde, cette nuit-là, sur la lisière du camp dans le parc. Je me revois, à la minute où je vous parle, allant et venant dans l'ombre d'un bouquet

d'arbres qui existent encore et regardant Paris, dont le panorama se découvrait en entier devant moi. J'entends encore le bruit du canon, éclatant sur ma gauche, d'une manière continue. Nos artilleurs, après avoir tout le jour écrasé de projectiles les bastions et les banquettes, allongeaient leur tir, sitôt le soir tombé, et fouillaient le quartier à coups d'obus, pour en déloger les fédérés. Cette tactique élémentaire était l'objet de notre habituelle indignation, à mes camarades les « fortes têtes » et à moi-même. Les insurgés n'étaient pas en reste. D'instant en instant, une bombe passait au-dessus de ma tête, avec un sifflement sinistre. Il faut l'avoir entendu pour comprendre à quel point il peut ébranler l'être intime, chez les plus braves, quand ils ont les nerfs déjà irrités. Durant la tragique nuit, qui marqua une date inoubliable dans ma vie, j'écoutais cette rumeur de bataille avec des impressions bien différentes, suivant qu'elles m'arrivaient d'un côté ou de l'autre. Nos coups de canon, à nous, me faisaient l'effet d'un attentat. Ceux des artilleurs de la Commune m'émuvaient au contraire comme la réplique de la Révolution au Despotisme, de la Liberté à la Tyrannie. Je me figurais, en pensée, ces soldats de l'insurrection rangés autour de leurs pièces. Je me les imaginais, causant entre eux. Je leur prêtais des discours empruntés aux grandiloquentes proclamations de la Commune dont quelques exemplaires clandestins circulaient parmi nous. Leur phraséologie correspondait, hélas! d'une manière

trop exacte aux conceptions dont mon esprit était infecté. Les niais chimères de République universelle qui les remplissaient, c'étaient les miennes. Ces manifestes préconisaient la révolte contre la réaction, représentée par Versailles. Moi aussi, j'avais la terreur et la haine de cette réaction. Ils multipliaient les mots prestigieux de justice, d'affranchissement, de fraternité. C'étaient les vocables derrière lesquels mes vingt et un ans faisaient tenir leur rêve puéril d'humanitarisme mondial. Les canonnières fédérés devaient, me semblait-il, prononcer autour du drapeau rouge des paroles aussi sublimes que celles dont leurs chefs étaient si prodigues. C'étaient eux qui défendaient la cause généreuse, au lieu que nous!... Toute une série d'autres formules se déclanchait en moi dès que je pensais aux officiers de l'armée de Versailles et à l'Assemblée sous les ordres de laquelle nous manœuvrions. On n'a pas appris par cœur sur les bancs du collège les vers des *Châtiments*, sans qu'ils vous reviennent dans des heures pareilles :

Armée, ainsi ton sabre a frappé par derrière
Le serment, le devoir, la loyauté guerrière,
Le droit au vent jeté...

J'ai du mal à comprendre, après quarante ans, le prestige qu'exerçaient sur moi de pareilles sottises. Il n'en est pas moins vrai que ces vers me hantaient depuis des jours, comme un reproche, comme un remords. A une minute, durant cette nuit de mai dont ie vous parle, cette hantise de-

vint une obsession. Je m'arrêtai pour regarder Paris plus fixement encore. L'air était si transparent que les feuillages nouveaux des arbres s'y découpaient avec une netteté surprenante. Le paysage devant moi prenait des reliefs presque fantastiques. La Seine se détachait sur le premier plan, sombre et sinistre avec des plaques de large lumière quand la lune frappait l'eau souple et mouvante ou qu'un coup de feu, comme il s'en tirait sans cesse au hasard, la rayait brusquement d'une longue traînée rougeâtre. Puis c'étaient les masses noires du bois de Boulogne. Au delà s'étalait la ville sous cet énorme halo de lumière que produisent dans la distance, en confondant leur flamme, d'innombrables becs de gaz disséminés sur un vaste espace. Je m'abîmais dans la contemplation de l'énorme cité, endormie sous le calme ciel du printemps, étincelant d'étoiles, et voici qu'une émotion inexprimable me serra le cœur à me répéter que demain, après-demain, dans quelques jours, j'irais à l'assaut de cette « capitale des peuples », comme l'appelait le poète de ces mêmes *Châtiments*, et conduit, par qui? Par un capitaine que je haïssais déjà et un colonel qui me faisait plus horreur encore. Ces deux officiers rentraient, eux aussi, de captivité. Ils gardaient dans leurs yeux, dans le pli dur de leurs sourcils, dans leurs joues creusées, la sauvagerie douloureuse que de longues semaines de torture morale avaient éveillée dans leurs âmes. Quelque chose de défiant émanait de leur physionomie, de leur attitude, de leurs gestes, qui

aurait dû me toucher. C'était l'orgueil du vaincu qui n'accepte pas la défaite et médite la revanche. Je m'irritais au contraire de leurs rudesses et de leurs silences. Je voyais là une insolence inacceptable. Mon colonel surtout était pour moi le principe d'un malaise qui, par cette nuit, et dans la solitude de cette étrange méditation que je me force à revivre devant vous, allait jusqu'à l'horreur. Il portait un très grand nom : il était marquis de Boutières et descendait de ce Boutières dont Montluc a dit, malgré son affaire peu heureuse de Carmagnole : « Si estoit-il sage et bon chevalier... Mais il faut cheminer bien droit pour contenter tout le monde. » Le masque naturellement hautain du colonel s'accordait bien à cette antique origine. C'était un gentilhomme, dans le plein sens du mot, admirable au feu, toujours prêt à donner l'exemple, dur à lui-même pour avoir le droit de l'être aux autres ; avec cela religieux jusqu'à la dévotion. Je devais avoir bientôt la preuve que ce fervent chrétien était le plus charitable des hommes et ce chef sévère le plus paternel, quand il le fallait, envers « ses enfants », comme il lui arrivait de nous appeler. Je lui en voulais de cela aussi. A vrai dire, il avait une gaucherie, quand il prononçait de ces mots, qui provenait de ce qu'il était timide, lui si brave. Ce n'est pas rare. Ne le connaissant que depuis cinq semaines, je ne percevais encore de sa personnalité que sa ligne féodale, si je peux dire. Il m'incarnait tout l'ancien régime, le trône et l'autel. Et c'était

derrière cet homme que nous marcherions, mes camarades et moi ! Je continuais de regarder Paris, et je me représentais notre défilé au pas de charge sur un des ponts dont je distinguais la chaussée et les parapets, celui de Saint-Cloud ou celui de Sèvres. Mené par un marquis de Boutières, par un descendant d'un compagnon du fanatique Montluc, cet assaut prenait pour ma sensibilité une signification tragique. C'était le combat du Passé avec l'Avenir, un défi au Progrès, la lutte de l'Aristocratie et de l'Eglise contre le Peuple et la Liberté. Et moi j'obéirais à cet homme ? Moi, je ferais le coup de feu contre ceux de ma classe et de ma foi, sur l'ordre d'un ennemi de toutes mes convictions ? Etait-ce possible ?

III

Oui. Etait-ce possible ? N'étais-je pas le jouet d'un cauchemar ? Pensant ce que je pensais, croyant ce que je croyais, pénétré de l'Idéal révolutionnaire qui était celui des défenseurs de cette ville, que faisais-je là, dans cette armée de la répression monarchique et cléricale, et sous cet uniforme ?... Tout d'un coup, — mon vieux cœur bat encore un peu plus vite au seul souvenir de cette terrible minute, — tout d'un coup, une phrase se prononça en moi, effrayante, distinc-

tement comme si quelqu'un en avait articulé chaque syllabe : « Si j'allais à eux, pourtant?... » Eux, c'étaient les combattants de la plus criminelle des causes, l'insurrection devant l'étranger vainqueur ! Mon exaltation de cette nuit les voyait comme des apôtres et des martyrs. « Si j'allais à eux?... » Cette fois, c'était moi qui prononçais tout haut la funeste formule en faisant un geste vers Paris. J'étais seul en faction, à l'extrémité de nos lignes. Les fourrés du parc m'offraient un abri pour descendre jusqu'à la berge. Il y avait le pont à passer. Une grande marge d'ombre projetée par le parapet de gauche me serait un abri contre les coups de fusil que je risquais de recevoir des deux côtés. La perspective de ce danger qui ennoblissait de courage ma folle et coupable équipée, acheva de faire taire la voix de ma conscience. Un peu de résolution. Avant une heure je serais là-bas !... La possibilité immédiate de cette fuite rendit soudain cette tentation irrésistible pour moi. La résolution suivit l'idée, et l'exécution la résolution, avec une rapidité foudroyante, qui m'a rendu indulgent à jamais pour les défaillances de la jeunesse. A cet âge, l'imagination est trop intense, trop forte pour que la volonté, encore mal assurée, puisse tenir contre. L'une emporte l'autre, comme une eau violente emporte une muraille mince.

— « Et mes parents ? » me dis-je pourtant, comme je posais à terre mon fusil et mon sac. Ce mouvement avait réalisé ma pensée d'une manière quasi automatique. J'avais encore mon père et

ma mère. Ils s'étaient retirés, pour éviter les horreurs du siège, dans une petite propriété que nous conservions en Provence. Elle nous venait de mon grand-oncle, ancien professeur qui avait démissionné en 1852 pour ne pas prêter serment. Encore une excuse pour mon aberration. Dans un pays où les rébellions de la veille sont devenues, non pas une fois, mais dix, le gouvernement du lendemain, est-il une émeute qui ne se justifie au regard de ses auteurs ? Je me répondis : « Eh bien ! mon père m'approuvera d'avoir obéi à mes convictions, comme mon oncle. Et maman dira comme lui. Il n'a jamais voulu être fonctionnaire, lui non plus, sous l'Empire. » Mon père avait, en effet, à la même date que mon oncle et sur le point de passer l'examen du Conseil d'Etat, tourné sa vie du côté des affaires. Il était entré comme employé dans une banque privée, contre tous ses goûts. D'ailleurs, qu'il dût m'approuver ou me blâmer, il était loin et Paris était tout proche, ce Paris qui m'attirait avec une force grandissante. Mon projet me possédait davantage au fur et à mesure que j'en exécutais les gestes. Sitôt débarrassé de mon fusil et de mon sac, j'avais vérifié les chambres de mon revolver, et je commençais de me glisser, à travers les massifs, dans la direction de la Seine. J'eus la chance de ne rencontrer âme qui vive jusqu'au pont. Il était gardé par une sentinelle qui allait et venait. Je profite du moment où elle tournait le dos pour m'élancer en courant, et dans cette marge d'ombre que j'avais remarquée par avance.

Une balle siffle à mes oreilles, une autre. Je ne suis pas touché. J'étais déjà de l'autre côté de la rivière, et, trois quarts d'heure plus tard, après avoir cherché mon chemin dans la partie du bois de Boulogne qui avoisine l'hippodrome d'Auteuil et le lac supérieur, j'arrivais devant la porte de Passy.

IV

Un baraquement militaire, destiné à la surveillance, dressait ses planches hâtivement jointes à quelques mètres de cette porte. Une rumeur en sortait, attestant qu'il était plein d'hommes, mais trop occupés à disputer entre eux pour s'intéresser au service du dehors. On a raconté, depuis, qu'un des généraux de la Commune avait systématiquement dégarni le front sud-ouest de l'enceinte en exécution d'un engagement secret. L'ivrognerie et l'indiscipline expliquent assez une incurie dont les assiégeants devaient tôt ou tard s'apercevoir et profiter. Une ouverture carrée servait de fenêtre et de ventilateur à ce baraquement. Je me hissai jusque-là et l'intérieur m'apparut. J'avais devant moi, surpris dans la vérité de leur existence quotidienne, les gardes nationaux que j'étais venu rejoindre. Quel contraste entre ce tableau de crapule et les imaginations d'héroïsme civique où

je m'étais complu! Ils étaient vingt à boire, à fumer et à vociférer autour d'une grande table. Le débraillé des uniformes, la dureté hagarde des physionomies, la nervosité malade des gesticulations, la rauque âpreté des voix faisaient de ce corps de garde une véritable taverne de brigands. Mon saisissement fut tel que je demeurai à les contempler, sans réfléchir que cet acte d'espionnage pouvait me coûter cher. Un d'eux aperçut mon visage. Il poussa un jurement et m'ajusta avec un pistolet qui, par bonheur, trembla dans sa main d'alcoolique. Le temps de me jeter de côté avant qu'il n'eût tiré, et je me précipitai vers la porte en levant les mains pour bien prouver que je n'étais pas armé.

— « Vive la Commune! » criai-je en même temps. « Vive la Commune! »

— « Pas besoin de tant gueuler si tu es sincère, » dit le fédéré qui m'avait mis en joue. Je le reconnus pour un officier à ses galons. C'était un grand gaillard roux, aux yeux glauques. Il écarta les hommes qui avaient sauté sur leurs fusils, et qui m'entouraient d'un cercle de baïonnettes : « Aboule ici, » ajouta-t-il en m'empoignant par le col de ma capote « et dis ton affaire. »

— « C'est bien simple, citoyen, » lui répondis-je. « Ça m'a fait horreur de me battre pour Versailles. Je me suis sauvé et me voici. »

Le capitaine — c'était son grade — avait tiré de sa poche, sans me perdre du regard, un énorme cigare autour duquel flamboyait une de ces bagues

en papier, comme les fabricants de la Havane en mettent à leurs produits de luxe. Il alluma ce tronc d'arbre, puis s'assit pour me questionner, une main sur le pommeau de son sabre. De temps à autre il s'interrompait de ses bouffées, posait son gros cigare et buvait une gorgée d'un verre d'eau-de-vie qu'il avait devant lui, plein jusqu'au bord. Son visible état de demi-ivresse n'empêchait pas la lucidité de son intelligence. Je le constatai à ses questions, de plus en plus pressantes et serrées : « Quand cette idée t'est-elle venue?... En as-tu parlé à des camarades?... Comment as-tu passé les avant-postes?... Et le pont?... Pourquoi la porte de Passy et pas celle de Saint-Cloud?... Où as-tu laissé ton fusil?... » Les fédérés commentaient cet interrogatoire de lazzi argotiques. Les mots commençant par *m...*, par *b...* et par *f...* faisaient le fond du vocabulaire. En dépit de ces interruptions, les unes saugrenues, les autres hideuses, je répondais à mon inquisiteur avec une simplicité qui finit par s'imposer. J'étais trop vrai pour que cela ne se sentît pas. Les réflexions se faisaient de plus en plus bienveillantes. « Ça, c'est chic... Il en a du culot, le gars... Ça, c'est poilu... N... de D...! Faut être rien moche pour ne pas vomir le Foutriquet... » Ces lambeaux de phrases me reviennent, et aussi l'accent éraillé et coupant du capitaine, moins confiant que ses hommes, car il conclut :

— « Tout ça, c'est possible. Ça semble même exact. Mais tu t'expliqueras avec Roguais. Tu

as bien entendu parler du général Roguais? »
— « Naturellement, » fis-je. Roguais était un des rares officiers de l'armée régulière qui eussent, comme Rossel, pris du service dans les troupes de la Commune. Les fédérés en avaient fait un général, et, pour le moment, il était tout-puissant au ministère de la rue Saint-Dominique.

— « Il est directeur à la Guerre. Si tu dis la vérité, il le saura. On ne la lui fait pas, à lui. Alors il t'emploiera. Tu peux donner des renseignements utiles. Si tu blagues, il le saura aussi, et ton affaire est bonne... » Et après un silence : « As-tu de l'argent? » Sur ma réponse affirmative : « Tu vas toujours payer une tournée à la santé de la Commune... Hé! Florine!... Tu pionces, la Belge?... Du champagne, s'il t'en reste encore. Du bon. Celui de six francs... Et plus vite que ça... »

Cet appel s'adressait à une cantinière qui dormait dans une espèce de roulotte arrêtée contre la baraque de bois. Le cheval dételé paissait l'herbe courte et foulée, à quelques pas. Une femme en sortit, jeune encore. Elle était brune, le visage semé de taches de rousseur, les cheveux emmêlés encore de paille. Elle portait une écharpe rouge sur une robe de drap bleu d'uniforme, tachée, trouée, et toute décorée de petits boutons de cuivre dont les trois quarts avaient sauté. Sa jupe courte laissait voir ses jambes chaussées de hautes guêtres de la même étoffe. Sa réponse de gavrôche témoignait d'une familiarité joyeuse avec le capitaine :

— « On y va, papa... On était en train de rou-piller. C'est passé... Du champagne? Mais qui casque?... Ah! c'est le lignard. Où l'avez-vous pincé, celui-là?... » Et, fouillant dans une cantine, elle retira, l'une après l'autre, des bouteilles habillées de paille qu'elle apporta sur la table en les comptant : « Une, deux, trois, quatre, et puis ces trois. Ça fait sept. C'est donc quarante-deux francs. Deux badingues et quarante ronds. Mais la monnaie d'avance, ou à bas les pattes. » Sur un geste du capitaine j'avais sorti mon porte-monnaie, et donné les deux napoléons et les deux pièces blanches : « A la tienne! Etienne, » glapit cette Hébé de bastringue, en débouchant une de ses bouteilles et m'en faisant par gaminerie jaillir au nez le contenu. Puis, avisant un verre, elle me le tendit blanchissant de mousse pétillante, tandis que les autres bouchons sautaient de tous les côtés, que les verres s'emplissaient et que les buveurs commençaient d'entonner une chanson dont je me rappelle ces quelques vers :

Depuis Trochu, le gouverneur,
Jusqu'à Ducrot, ce vieux farceur,
Qui d'vait r'venir mort ou vainqueur,
Tout ça n' vaut pas la crott' d'eune mouche.
La prochain' fois qu'ça r'commenç'ra
Et que d' nouveau on s'bûchera,
Si tu crois qu'on obéira.
Tiens, regarde un peu comm' éj' me mouche...

Et tous de reprendre au refrain. Le capitaine, asseyant la Belge sur ses genoux, battait la mesure

avec le revolver dont il m'avait menacé tout à l'heure et il me criait :

— « Hé là-bas! l'enflé! Un peu plus de cœur à boire, mon garçon, si tu veux qu'on te croie... C'est pas de la limonade, pourtant, cette vinasse-là... A la sociale, animal!... »

V

Si vous avez bien compris l'exaltation, follement idéaliste, sous l'empire de laquelle je m'étais élancé vers Paris, vous comprendrez aussi, sans autre commentaire, pourquoi le champagne versé par l'ignoble gaupe restait dans ma gorge serrée. Cette rencontre avec la réalité révolutionnaire me glaçait d'une épouvante que je n'avais jamais ressentie auparavant, que je n'ai jamais ressentie depuis. Eh quoi! Ces ivrognes à faces d'assassins, c'étaient les héros de la Justice et de la Liberté que j'étais venu rejoindre, au péril de ma vie, — pis que cela, de mon honneur? Malgré mes paradoxes, les principes de ma classe me dominaient trop pour que je ne m'en rendisse pas compte : la morale française qualifiait mon acte de crime. Quand j'avais posé à terre mon fusil et mon sac pour m'enfoncer dans le fourré, l'enthousiasme m'avait donné la force de ne pas écouter le mot que je me criais malgré moi : « Déserteur! Déserteur!